

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 12

Artikel: L'accident
Autor: Musy, Louise
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224487>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

VENDREDI-SAINT, PAQUES...

POUR les Eglises, la semaine sainte est la « grande semaine ». Pour nos ancêtres, dans leur vie temporelle et simplement quotidienne, elle fut aussi, de tout temps, une grande semaine. Malgré les nivellements de l'avant-guerre et le honteux abandon de tant de charmantes coutumes, il subsiste de beaux vestiges de ces traditions, qui montrent à quel point nos ancêtres concevaient peu que l'on vécut, dans cette Sainte-Semaine, de la même manière qu'aux autres temps de l'année. Et, chose curieuse, plusieurs de nos vieilles coutumes romandes se retrouvent pareilles dans les provinces de France, la Bourgogne premièrement, et dans diverses régions de la Suisse allemande, de la Souabe et du Pays rhénan.

Voyons en Bourgogne, toute proche... Et rappelez-nous que le Vendredi-Saint n'est point, en France, un jour férié. Ce qui vous expliquera le caractère singulier de certaines coutumes anciennes, qui portent sur ce qu'il ne convient pas de faire ce jour-là.

Le point culminant de la semaine sainte, le grand jour de cette grande semaine étant le Vendredi-Saint, il est très naturel que les traditions pittoresques et fantaisistes relatives à ce jour solennel soient les plus abondantes.

Les œufs du Vendredi-Saint sont particulièrement précieux. Dans quelques régions de Bourgogne, il est avéré que la maison qui conserve d'un bout de l'an à l'autre un œuf pondu le Vendredi-Saint est à jamais protégée de la foudre.

Une autre propriété précieuse de ces œufs miraculeux, c'est de protéger de la mort subite. Il faut pour cela les recueillir le vendredi, mais il convient de ne les manger que le dimanche de Pâques.

Gabriel Jeanton, l'érudite folkloriste bourguignon, rapporte que ces œufs ont, en Bresse, le pouvoir d'éteindre les incendies et qu'à Matan, ils guérissent des coliques.

Quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins que les maîtresses de maison soigneuses mettent à part, pour une raison ou pour l'autre, les œufs pondus le Vendredi-Saint et leur font un sort spécial.

Il y aurait toute une liste à dresser des choses qu'il faut faire et de celles qu'il ne faut point faire le jour du Vendredi-Saint.

Il est particulièrement interdit de faire la lessive, car le maître de maison ne manquerait pas de mourir dans l'année. Il ne faut point d'ailleurs pétrir. Le pain de cette fournée saignerait sous le couteau.

Par contre, il est particulièrement recommandé de choisir ce jour-là pour faire les semis au jardin potager. Les légumes en seront, toute l'année, plus prospères.

Pâques arrivant, c'était le jour des grandes réjouissances après tout un carême d'abstinence et toute une semaine de pénitence. Les œufs faisaient les frais de la fête. Et non pas seulement en Bourgogne. En Gascogne, on appelle encore l'omelette une « pascalle » tant il est vrai qu'elle était le mets favori de ce jour. Les Bourguignons des anciens temps évitaient même de manger de

la chair en cette occasion, car quiconque s'abstenait de manger de la viande au jour de Pâques était préservé, toute l'année, de la piqûre des serpents et de la morsure des animaux.

Le grand jeu du lundi pascal, c'était la roulée des œufs. Des hauteurs de Beaune, de Saint-Martin, de Laives et de bien d'autres collines, sans doute, les enfants et les grandes personnes s'amusaient à faire rouler des œufs du haut de la montagne jusqu'au bas. Les œufs étaient durs, naturellement, peintsurlurés de diverses couleurs et même décorés suivant l'inspiration et la fantaisie des maîtresses de maison.

Dimanche et lundi de Pâques, c'étaient alors deux jours de grand repos pour les hommes, les bêtes et les champs. Après quoi recommençaient les grands travaux d'été qu'alliaient bientôt couper les jolies fêtes de mai.

Les petits Vaudois continuent... Ils « roulent les œufs », en criant d'allégresse. Qu'ils gardent, pour eux et leurs enfants, ce simple amusement où les parents trouvent une joie pareille à la leur!

P. Ds.



DÈVANT LO DZUDZO

N m'a raconté qu'on avai amenâ ao dzuzdo, l'autr'hi, on compagnon qu'on lâi dit Djan Isaa et que ti lè païsan de tsi no cognaissant, ion de clliâo roudeu que sant pas fotu de restâ on mâi dein 'na plliêe et qu'on vâi adî pè lè tsemis.

— L'est oncora vo! que lâi fâ lo dzuzdo. Qu'âi-vo fé du lo sailli-frou?

— Mè su eingadzî po lè fein à Velâ-lè-z'Adzes. On bon patron que mè baillîve cinq francs po la dzornâ, prâo à medzi et prâo à bâire. I'é pu mè payî on habit nâovo et dâi bon sola, mîmameint que me restâve dizêhoue pîces quand su parti. Pè bounheu, l'êtâi onna demeindze et lâi avâi l'abbayî à Velâ. Mè su accordâ dâo bon tein. vo repondo! Dâi frecots de Conseiller d'Etat, dâo vin boutsî, la fanfare po vo redzoî ein aprî! Lo leindéman, vè la né, mè restâve pas on sou... Mâ mè su rudo amusâ, vo pâodê pas vo z'imaginâ!

M'a falliù mè reingadzî tot lo drâi. Mâ ne su pas restâ, vu que lo patron vo paivê que ti lè tienzê dzo: pas moian dinse de fêre ribotte totê lè demeindze! Lo premi deçando, i'ê coudhî lâi demandâ oquie po bâire on verro; mâ m'a ein-vouyî promenâ. Adan, la né, i'ê fotu lo camp... avoué dein ma catsetta la montra ao patron, por lâi appreindre! D'ailleu, mè dèvessâi ma, sennâna...

— Adi lo mîmo, que fâ lo dzuzdo. Vouâique lo treintièmo iâdzo que mè faut vo condannâ... Sti coumerce vâo-te dourâ enco grand'teims? Alô Djan-Isaa lâi repond:

— Ah! monsu lo dzuzdo, vâio bin que v'îtes quemet mè: vo n'amâ rein tant l'âovradzo que n'est pas vito réduit!

Sami.

L'ACCIDENT

MADAME Pahud, vivement entra dans la cuisine où Marie, sa bru, finissait de ranger la vaisselle. Elle était essoufflée comme si elle eût varappé pendant une heure, pourtant elle n'avait fait que passer du jardin dans la maison.

— Henri s'en va, dit-elle.

— Il va au moulin.

— Vous êtes-vous réconciliés?

— Ah! voyons, maman, ne dites pas de bêtises... Tout le monde à ma place se serait fâché, vous aussi...

Mais sans écouter, Mme Pahud prenait sa bru par les épaules.

— Va l'embrasser avant qu'il parte, je te dis, va!

Il y avait tant de sérieux et presque de solennité dans cet ordre que Marie, haussant les épaules, se dirigea vers la porte. Elle s'arrêta sur le seuil. Son mari, affairé comme un barbet autour de ses moutons, tournant autour du cheval, bouclant des courroies et raccourcissant des traits, ne faisait pas semblant de la voir. Evidemment il boudait encore et elle fut sur le point de rentrer sans rien dire, mais le ton de sa belle-mère était encore dans ses oreilles, et elle repoussa sa mauvaise humeur.

— Bon voyage, Henri, dit-elle.

Henri leva la tête, sourit, vivement s'approcha et quand elle rentra, Marie avait sur les lèvres un sourire, et dans le cœur le souvenir de deux très bons baisers.

Sa belle-mère, debout devant la fenêtre, se retourna et sourit en lui voyant un visage détendu.

— Une fois, dit-elle, quand j'étais encore comme toi, jeune mariée, je m'étais chamaillée avec mon mari, et ça m'avait fait passer un mauvais moment.

— Pourtant, dit Marie, j'ai entendu dire que vous n'aviez jamais eu un mot ensemble.

— Les premiers temps, ça n'allait pas tout seul. Sa mère l'avait un peu gâté et il avait comme ça des petits travers qui m'agaçaient. J'étais bien nigaude, et il n'avait point de défauts, pas un... Un jour, il faut que je te raconte ça — on s'était chicané bêtement, je ne sais plus à propos de quoi, un bouton à recoudre ou quelque chose dans ce genre... on s'était dit, ma foi, des mots bien piquants et on s'en gardait rancune tous les deux. Naturellement, ça nous rendait malheureux, mais c'était plus fort que nous, on ne réussissait pas à s'apaiser. L'après-midi, je le vois qui prépare le char et les sacs pour aller au moulin et je me dis: « Je ne vais pourtant pas le laisser partir sans l'embrasser... mais non, c'est à lui de venir le premier, c'est lui qui a commencé cette « niaise ». Enfin, je me « cotais » là. Lui, de son côté, je le voyais qui tournait deci-delà sans se décider à atteler... Une fois, il est venu jusqu'à la porte de la cuisine et il a mis la main sur le loquet... J'aurais dû vite ouvrir et lui mettre mes bras autour du cou, mais ce qui me retenait, c'était cette vanité, de ne pas faire le premier pas... Enfin, il monte sur le char, secoue les guides. Je vois encore ça comme si c'était hier... Il donne un coup d'œil à la fenêtre et part... Je t'assure que je n'étais plus joyeuse comme d'habitude. Je le voyais toujours donner un coup d'œil, un coup d'œil triste, vers la fenêtre... Pourquoi est-

ce que je n'avais pas ouvert pour lui crier au moins au revoir ? En tout cas, dès qu'il reviendrait je lui sauterais au cou, c'était entendu.

Tout en repiquant des salades dans le petit jardin, je me réjouissais déjà de ce bon moment. Il était près de trois heures; s'il n'avait pas dû trop attendre, dans une demi-heure il serait là. La Lisette, la jument noire qu'il avait prise, était une bonne trotteuse. Pourtant, quand j'eus fini de repiquer mes salades, il n'était pas encore là. Toutes les minutes je levais la tête pour regarder du côté de la poste et je commençais à être inquiète. Il y avait déjà pas mal d'autos sur la route dans ce temps-là, et la Lisette en avait un peu peur. Pour ne pas quitter le petit jardin d'où je pouvais surveiller la route, j'avais pris un racle pour nettoyer les allées, mais je ne faisais presque rien, tant je regardais souvent du côté de la poste. Mais au lieu de ce que j'attendais, je vis sortir de la poste Mme Jotterand, la buraliste, qui tenait aussi le téléphone. Elle s'approcha d'une autre femme qui passait et se mit à lui raconter quelque chose en faisant beaucoup de gestes. Elle lui montrait la route, et l'autre laissait tomber ses bras comme si elle était consternée...

Tout à coup, l'idée me vient que Mme Jotterand venait me dire qu'il était arrivé un accident à mon mari, et je restai toute droite en l'attendant, toute froide de peur, avec des mains qui tremblaient sur mon racle... J'essayais de me dire : Ce n'est pas vrai... Pourquoi est-ce que ce serait ça ?... Mais juste à ce moment j'entendis deux hommes qui passaient dans la rue, derrière la haie qui bordait le jardin. Il y en a un qui disait : « Une petite jument noire, un vrai fend-l'air... » Je ne compris pas bien ce que l'autre répondait, mais j'aurais juré qu'il disait : « Il n'en reviendra pas ». Plus tard, j'ai raconté ça à mon mari, il s'est bien moqué de moi, mais c'est comme je lui ai dit : « Je me demande si toutes les femmes de la terre, sans compter celles de la lune n'auraient pas eu la même idée ; la petite jument noire avait pris le mors aux dents, et l'homme qui la conduisait avait été renversé... Je ne me rappelle pas ce que j'ai fait, mais seulement que j'ai gémi comme si on m'avait donné un grand coup sur la tête... Pour aller du jardin à la route, je n'ai pas mis plus d'une minute, mais j'ai souffert, pendant cette minute tout ce qu'on peut souffrir... C'est curieux, ça. En dehors, on est comme d'habitude. Peut-être un peu plus pâle, peut-être qu'on a un air un peu drôle, mais on a toujours sa tête sur les épaules et son nez au milieu du visage... Et puis, en dedans, c'est comme un jardin où la grêle aurait tapé pendant vingt minutes: il n'y a plus rien qui se tienne droit, tout est couché par terre et abîmé... Il me restait une seule idée : Il est mort, et j'ai été méchante avec lui...

Crois-moi si tu veux, Marie, ce n'était pas qu'il soit mort qui me faisait le plus de peine, c'était que j'avais été méchante avec lui... Ça me rappelle cette fois qu'on m'avait fait cette petite opération sans m'endormir, sauf cette piqûre de morphine au bras... Les jours d'après, c'était cette piqûre qui me faisait le plus mal, plus mal que là où on m'avait fait l'opération... Tout le temps je me disais : « Si seulement je lui avais dit adieu... Si seulement je lui avais dit adieu... » C'est pour ça que je ne peux pas voir des gens fâchés qui ne se remettent pas quand un de ces deux s'en va, même si ce n'est qu'à la forge ou au four.

— Oui, dit Marie, mais qu'est-ce qui était arrivé au papa cette fois-là ?

— Rien du tout, il est revenu dix minutes plus tard, et il a été joliment content que je lui saute au cou. Mais je ne lui ai pas raconté tout de suite mes imaginations. *Louise Musy.*

Fiancée. — C'est que je ne gagne que cinq cents francs par mois, en ce moment, pourrions-nous nous en tirer ?...

Elle. — Oh ! moi, je m'en arrangerai... mais vous, comment ferez-vous ?...

Esprit d'à propos. — J'ai perdu un billet de 500 fr. dans le tram. N'en a-t-on pas trouvé un ?

— Non... On a seulement trouvé un billet de 100 fr. — Cela ne fait rien, je le prendrai en acompte !...

AFFAIRES DE CHINE

*L'avenir semble-t-il morose,
Que font les jaunes, sacrebleu ?
On ne voit pas la vie en rose,
Sur les rives du fleuve bleu.*

*Chacun, en convoitant les terres
Du voisin, prend un air taquin.
Et vraiment trop de militaires
S'abreuvent du sang de Pékin.*

*Puisque le canon tambourine
On rit jaune, et jaune serin,
Quand sur la route mandarine,
On voit pendre les mandarins.*

*Oh ! pas de plainte exagérée,
Car malgré les coups de canon.
La guerre n'est pas déclarée
Entre la Chine et le Japon.*

*Là-bas, on ne s'épargne guère,
On se perfore le bedon
Si l'on eût déclaré la guerre,
Qu'est-ce que cela serait donc ?*

*La Chine est peut-être têtue
Et le Japon torrentiel.
Mais qu'importe si l'on se tue...
Cela n'a rien d'officiel !*

P. M.

LA GRIPPE VOUS GUETTE !

NOUS les marchands de nouilles et toutes autres victuailles sont plongés dans la désolation amère.

Ils ont, par de savants étalages, beau exciter les appétits... Les clients ne veulent plus rien savoir. Les appétits ne veulent plus céder aux excitations. Ils sont en grève, les appétits.

On ne mange plus...

Un mal qui répand la terreur...

La grippe, puisqu'il faut l'appeler par son nom, règne en maîtresse, contestée peut-être, mais réelle.

— Comment allez-vous, chère madame ?...

— Ne m'en parlez pas, pauvre amie ! La grippe !...

— Oh ! vous aussi... Mon mari est au lit...

— La femme d'ouvrage aussi, imaginez !... Comme si elle n'aurait pu choisir un autre moment !...

— Chanmant !...

Bout de conversations (j'écris « bout » au singulier et « conversations » au pluriel intentionnellement, afin que vous compreniez, du premier coup, qu'il s'agit du bout de chacune des conversations) que surprennent à tout instant de la journée les oreilles curieuses.

Si encore cette grippe se contentait d'enluminer les nez, de les transformer en fontaines !... Mais la traîtresse est exigeante... Elle vous prend ses quartiers d'hiver bien au chaud dans les bronches et, pour se divertir, vous chatouille le larynx sans se lasser.

Et puis, elle vous coupe les vivres. Je veux dire l'appétit.

Les médecins l'y aident, d'ailleurs...

Ils ont une façon à eux d'organiser le carême qui n'est pas ordinaire.

La diète... La diète complète !... Tisanes chaudes... Lait !... Potions !... Ventouses !... Teinture d'iode !... Lit !...

De quoi la prendre en grippe cette grippe pour un temps infini...

Le plus clair, c'est qu'on ne mange plus.

Tiens ! une idée que je me permets de proposer au Conseil d'Etat :

Qu'il frappe la grippe d'un impôt. Elle f...ichera peut-être le camp comme un vulgaire capital menacé de confiscation !

On ne mange plus. Toute une kyrielle de gens vont encore gémir : « La crise augmente !... Quelle affaire !... Où allons-nous ?... » Mais les médecins et les pharmaciens ne partageront pas leur avis.

— Vous m'avez fait appeler ?...

— Oui, docteur... Ça ne va pas !... J'ai mal ici... Et puis, là... Et là... Et là...

— Fièvre ?...

— Oh ! je brûle !... Les yeux font mal...

— Voyons...

Auscultation... Thermomètre... Pouls...

— Ce n'est rien... C'est un peu de fièvre !

Puis chez le pharmacien :

— Ordonnance ?...

— Voici...

— Revenez dans deux heures... On est surchargé...

Deux heures plus tard... Fiole toute chaude... Capuchon... Papier de soie...

— C'est dix francs...

Je ne vois pas pourquoi vous vous plaignez, chère enfant gâtée de la grippe...

La grippe est un bienfait de la Providence... Demandez au docteur et au pharmacien...

Vous ne voudriez tout de même pas que ces honorables praticiens n'eussent que des typhiques et des varioleux à soigner !...

Alors ?... cela ne vous fait-il vraiment pas plaisir de songer que votre grippe permettra à Monsieur le docteur Ixigrec de passer à la mer, ou dans les Alpes, ou dans les salons d'un luxueux transatlantique, quelques jours d'agréables vacances... à votre santé ?...

Ne soyons pas égoïstes, que diable !... Mais — blague dans le coin — prenons garde tout de même !...

Elle a beau avoir des apparences bénignes, cette grippe; elle a beau vêtir, comme un ascétique, froc de bure, il paraît qu'elle peut nous jouer des tours pendables.

Ainsi, peut-être eussé-je mieux fait de ne rien en écrire du tout. Si les microbes se logeaient dans les mots sous prétexte que les lettres sont des riches agréables ?

Un peu d'essence dans l'encre, s'il vous plaît. Rien de tel pour saouler les microbes et les plonger dans le plus profond sommeil... Occasion propice pour propager le *Conteur*.

— Atch... Atch...

N'achevez pas... N'achevez pas... Dieu vous bénisse !... Vous avez peut-être la grippe, aussi ? Vous allez m'accabler de votre mauvaise humeur !... De grâce... Lisez vite le *Conteur*... Vous serez guéri tout de suite. *B.*

SNOBISME ET GOURMANDISE

LA truffe et le foie gras ne sont plus à la mode. N'allez pas croire qu'ils ont été mis en disgrâce par la crise, ils ont tout simplement cessé de plaire. Ils constituaient peut-être des nourritures devenues trop banales. Brillat-Savarin, qui disait de la truffe qu'elle était le diamant de la cuisine, affirmait qu'on aimerait moins les truffes si on les avait en quantité et à bon marché, pour cette raison qu'ayant dit à une dame que l'on venait d'inventer un métier au moyen duquel on ferait de la dentelle superbe et qui ne coûterait presque rien, cette belle lui avait répondu avec un regard de souveraine indifférence : « Si la dentelle était à bon marché, croyez-vous que l'on voudrait porter de semblables guenilles ? »

Le gastronome ne se trompait pas. Dans la période de fausse prospérité que nous avons traversée depuis la guerre jusqu'à la crise, la truffe est devenue si commune, tout en restant à un prix exorbitant, qu'on l'a vue figurer en ragôts dans des restaurants. Les gens de qualité cherchèrent autre chose à servir à leurs invités. Les snobs les imitèrent aussitôt. La truffe tomba en disgrâce. Il en fut de même du foie gras et pour la même raison. On cultive de moins en moins la truffe dans le Périgord; on y engraisse de moins en moins également des oies.

Tant mieux ! Non pas pour les truffes, ce tubercule, qui est loin de me déplaire, ne m'inspire pas une sympathie exagérée, mais pour les oies avec qui j'ai de réelles affinités. J'aime beaucoup les oies. Il en est de prétentieuses, d'insupporta-